

LE MEXIQUE

Pierre USSELMANN*

Mexique d'hier, Mexique d'aujourd'hui, Jérôme Monnet nous convie, par ce petit livre agréable à lire (1), à suivre l'unification et l'ouverture au monde d'espaces contrastés, sous la houlette coloniale espagnole. L'arido-Amérique, aux groupes nomades de chasseurs-cueilleurs, et la méso-Amérique, aux populations sédentaires hiérarchisées, vont ainsi se retrouver dans un même creuset, où la capitale, Mexico, joue dès le départ un rôle prééminent et central. Le moule colonial fait que l'exemple mexicain se retrouve dans l'ensemble hispano-américain tout entier, ce sur quoi l'auteur n'insiste certainement pas suffisamment. C'est ainsi, par exemple, qu'à la diffusion du *nahuatl* pour l'évangélisation au Mexique, répond celle du *quechua* aux mêmes fins dans les Andes centrales.

Le réformisme de Benito Juarez, puis la *pax porfiriana* jusqu'au début du siècle, modernisent l'État par le centralisme et l'intégration des terres des communautés indiennes aux grandes propriétés. La révolution, puis le Parti Révolutionnaire Institutionnel (PRI), reviennent sur ces évolutions, sans jamais parvenir toutefois à régler le problème de la production agricole écartelée entre l'autosubsistance des groupes indiens marginalisés (ils sont 5 millions sur 82 millions d'habitants), la faible productivité des communautés rurales (*ejidos*) et l'agriculture intensive de quelques moyens et grands producteurs.

Les évolutions récentes sont difficiles pour le PRI qui, de parti unique, devient parti majoritaire, suspecté de fraudes et de divers moyens de pression. Archaïsmes et modernité, avec l'entrée en vigueur de l'Accord de Libre-Échange Nord-Américain (ALENA) au 1^{er} janvier 1994, sont encore plus apparents ici que pour les autres pays hispano-américains. Le changement des années 1980, où le pétrole ne représente plus la manne qu'il était, bouscule les données économiques. Si l'ensemble des ressources minières a fait connaître le Mexique au monde, elles ne représentent plus que le tiers de ses exportations. Les entreprises sous-traitantes, dont les marchés dépendent des États-Unis, les *maquiladoras*, ont pris le relais le long de la frontière nord du pays. Mais l'économie reste périphérique et dominée, avec exportation de main-d'œuvre, légalement ou non, vers les États-Unis qui concentrent avec le Canada 70% des échanges commerciaux; avec l'Europe, c'est 5 fois moins. L'accroissement de la population augmente la dépendance alimentaire et, si les exportations agricoles se sont diversifiées, elles ne peuvent compenser les importations de denrées de base.

C'est dans les villes de plus de 50 000 habitants que vivent 50% des Mexicains, avec une démographie encore très jeune (40% à moins de 15 ans). À la campagne et dans les bourgs (25% de la population vit dans des bourgades de 2 000 à 50 000 habitants), domine l'archaïsme des relations sociales, également présent en milieu urbain, avec réseaux de caciques et de violence liée, surtout dans les régions sous-intégrées au pays. La ville se présente, ce que l'auteur aurait dû davantage souligner, comme toutes les villes hispano-américaines, avec son plan en damier, sa *plaza mayor* (*zócalo*), concentration de tous les pouvoirs, ses quartiers pauvres ou paupérisés, riches et protégés, et ses bidonvilles. Mexico, l'ancienne Tenochtitlan, est clairement le centre pour ce peuple désigné héritier des Aztèques: le musée d'Anthropologie est entièrement construit autour des salles aztèques, lieu central de référence.

Villes et réseaux urbains polarisent les diverses régions d'un territoire dont la logique d'organisation correspond à la centralisation dominante malgré un fédéralisme de façade. Le plateau central et Mexico représentent non seulement le centre, mais aussi la culture et la mexicanité. À cette logique centralisatrice se juxtapose une partition nord-sud entre le Mexique indien du Sud et le Mexique blanc du Nord. Si les politiques volontaristes d'aménagement de ces dernières décennies ont dynamisé plusieurs régions, les déséquilibres restent encore très grands et de vastes trous correspondent en particulier aux secteurs montagneux où se sont le plus souvent réfugiés les groupes indigènes. Les infrastructures destinées à réaliser une intégration nationale toujours en marche se poursuivent mais se traduisent souvent par de grandes opérations d'aménagement isolées des politiques indigénistes et non coordonnées avec les politiques agricoles locales, destinées davantage à appuyer des clientélismes locaux qu'à être de véritables actions de développement. Si l'ALENA est aussi en quelque sorte le rêve mexicain, il sanctionne surtout le triomphe du Nord du pays qui, comme le Sud des États-Unis, appartient aux mêmes paysages et aux mêmes héritages culturels de la civilisation du cheval et des grands espaces. Et c'est sur cette frontière nord, celle des *maquiladoras* et des candidats à l'émigration, que se pose l'une des grandes questions au Mexique de demain: savoir s'il sera à l'origine d'un nouveau centre ou d'une périphérie renouvelée.

Cette introduction au Mexique, extrêmement vivante et très illustrée, plaira au géographe; mais elle s'adresse aussi à un vaste public désireux de comprendre la dynamique d'un pays aussi complexe.

* CNRS, GIP Reclus, Maison de la Géographie, Montpellier.

(1) J. MONNET, 1994, *Le Mexique*, Paris, Nathan Université, coll. Géographie d'aujourd'hui, 192 p., nombreuse illustration dont 26 cartes.